

Hop ! Le legs de Virginia Woolf

Secrètement, consciencieusement, Virginia prépare tout. Déjà trempée au retour de sa promenade la veille, elle prétend une chute. Leonard est inquiet.

Le 28 mars 1941, elle écrit deux lettres qu'elle dépose sur la cheminée. L'une à Vanessa, l'autre à Leonard.

Sur une berge de l'Ouse, Leonard retrouve son chapeau et sa canne.

La lettre de Virginia à Leonard paraît dans la presse en avril. Elle est mal comprise. De l'Angleterre aux États-Unis, on considère la mort de Virginia comme une fuite devant l'ennemi. L'épouse de l'évêque de Lincoln, Ethel Kathleen Hicks, se lâche d'une lettre ouverte à la brusquerie fanfaronne : « Beaucoup de personnes, peut-être encore plus 'sensibles', ont tout perdu et ont vu des événements épouvantables, mais ils prennent noblement leur part dans ce combat de Dieu contre le diable. Où sont nos idéaux d'amour et de foi ? Et où serons-nous tous si nous écoutons et sympathisons avec ce genre de 'je ne peux pas continuer' ». Leonard exaspéré corrige, en vain, les moments terribles ne sont pas ceux de la guerre, mais bien ceux que Virginia et lui ont traversés ensemble par le passé.

Trois semaines après sa disparition, trois enfants qui s'amusaient sur la berge découvrent son corps, flottant sur la rivière. Leonard l'identifie à la morgue de Newhaven. Ils s'étaient promis qu'à leur crémation respective on jouerait *La Cavatine* de Beethoven, qui « propulse les morts dans l'éternité de

l'oubli » avec douceur. Elle est incinérée à Brighton le 21 avril, mais c'est *La danse des esprits bénis* de *L'Orphée* de Gluck qu'on diffuse. Amertume, colère de Leonard contre l'esprit libre de toute consolation religieuse. Ses cendres seront enterrées au pied du grand orme du jardin qui domine les champs et les prairies de Monk's House.

*

L'époque est à l'anéantissement de tout espoir, aux suicides, Stefan Zweig, Walter Benjamin, Ernst Toller. Aux « aboiements » d'Hitler à la radio.

Quelques jours avant que Virginia Woolf ne se mette à son *Esquisse du passé* (notes autobiographiques) en avril 1939, Chamberlain déclare au Parlement que la guerre se rapproche. Si la romancière souffre de quelque chose, ce n'est pas de folie, mais de la folie du monde. 14-18 a englouti une partie de sa génération, après avoir fait exploser la bulle *Bloomsbury*, ce « gang de snobs » pour qui les plaisirs de relations humaines et la jouissance des belles choses étaient la fin ultime et rationnelle du progrès social, et « la politique guère plus qu'un substitut au bridge ». 1939 est un séisme qui bouleverse la vie collective et individuelle, et déclenche la mélancolie. Nombre d'intellectuels anglais ont à l'époque une dose de cyanure au fond de la poche au cas où. Le frère de Virginia, Adrian, a rapporté aux Woolf leur ration de mort, mais comme on n'est jamais trop prévoyant, Leonard s'assure d'avoir suffisamment d'essence dans le garage pour se suicider avec Virginia en cas de victoire nazie.

*

La vie fait les grands malades. Les étiqueter d'une pathologie ne dira jamais de ce qu'ils ont porté avec elle, grâce à elle, contre elle, aussi loin que fouillent biographies et livres. Errons plutôt au bord de la rivière Ouse où Virginia Woolf s'est noyée, regardons. Ce n'est pas une jolie rivière, nulle pente romantique qu'une éthérée aurait pu suivre avant d'entrer lentement dans l'eau comme une Ophélie. Les abords sont escarpés. L'idée traverse violemment l'esprit : il fallait qu'elle bondisse. Un mouvement déterminé, vif se substitue à l'image du lent engloutissement pathologique. Aller contre le courant. À mourir, plus de force d'âme que de folie est nécessaire. Voilà bien ce que la folie ou la mélancolie font oublier. Bondir, seul acte de raison dans la folie du monde. Le suicide n'est pas un abandon au cours des choses, c'est la volonté d'aller au bout d'une vie avant qu'on ne vous l'arrache. « La seule justification de mon œuvre c'est ma vie ». Quant à sonder les raisons de l'acte, il y a les hallucinations auditives, il y a la voix d'Hitler, la voix de trop, il y a une femme qui a écrit toute sa vie à travers « les larges mailles d'une étoffe » pour laisser passer son corps. Tout biographe qui se respecte sait pourtant que la vie est faite de trous : de lettres qu'on brûle, d'événements qui n'ont pas laissé de traces, de noms oubliés. D'un bout à l'autre la vie est morceaux, et le travail d'écrivain un effort démesuré pour les relier, sans jamais perdre de vue qu'écrire c'est prendre la mesure du monde par une blessure faite au langage par le langage même. Si la blessure est la première interruption, elle est aussi la possibilité d'une langue à naître.

*

Les bombardiers de 1939 réveillent les phrases au style indirect de *Mrs Dalloway*, « la mort est une tentative de communiquer », mais le temps n'est plus au roman. Pour s'en convaincre, lire *Entre les actes*, écrit par intermittence pendant le Blitz, achevé en février 1941, et posthume. Virginia considérait l'œuvre « bête », inachevée, pas éditable en l'état. La douleur de chaque phrase vous l'arrache des mains. « *Nous nous dispersons. Tout est fini. La vague s'est brisée et nous a laissés à sec, échoués.* » *Entre les actes* est un livre parenthèse : Il commence et finit sur un *Résumé d'histoire* entre les mains d'Isa en train d'observer des images d'animaux de la préhistoire. Au milieu, une représentation théâtrale donnée chaque année par les gens du village, acteurs amateurs qui jouent sur une scène la plupart du temps vide. *Rurz, Rurz, Rurz*. Derrière un rideau, un gramophone grésille. Tournent les mots côté jardin, côté cour, de la scène au public, avec un quelque chose d'un comique ridicule et désarmant à la Tchekhov. Un théâtre de mœurs dans un théâtre d'histoire de l'Angleterre pendant une journée de fête paroissiale de juin 1939 avec sa question essentielle, pleuvra-t-il pendant la représentation ? *Toc, toc, toc*. Tout le livre est un chaos d'interruptions. « Tout ce que nous pouvons voir de nous-mêmes, ce sont des bribes, des débris, des fragments ». *Rurz, Rurz, Rurz*. Gramophone encore, aiguille qui râcle, tente de lancer les dialogues qu'on répète, tente de rétablir l'intrigue, sons et mots se répètent. *Vide, vide, vide*. Les phrases s'essouffent à se répéter, « nous nous dispersons ». La pointe de métal sur le disque voudrait entraîner un invisible Adieu, qu'en vain le sillon relance, et qui finit par renoncer. *Jamais, jamais, jamais*. « Personne n'a vu venir le nuage. Mais il est là, noir, gonflé, au-dessus d'eux. Il

tombe une trombe d'eau, comme si tous les hommes de toute la terre pleuraient. Des larmes, des larmes, des larmes. *Oh ! puisse cela être la fin de la peine des hommes ! [...]* *Oh ! si ce pouvait être ici la fin de ma vie,* murmure Isa (prenant soin de ne pas remuer les lèvres). »

*

Quelques mois auparavant le Journal se remplit de signes d'abandon, de tarissement. Malgré tout Virginia s'accroche à l'encre qui perle à la plume et « note simplement » l'inaltérable conseil prodigué par Henry James : « Observez inlassablement ». Jusqu'aux derniers jours, elle travaille, quand elle peut, à son prochain livre, elle y pense depuis 1937, *Turner la page.*

Les choses qu'elle projette alors sont des plus ordinaires, acheter une entrée permanente en bibliothèque pour lire de l'histoire, écrire à son amie Ethel Smyth pour se faire inviter ... S'accrocher à des choses coutumières. Oublier chaque heure plus insistante de la guerre, tenter de calmer les nerfs à vif.

Oublier que leur nom juif
est inscrit sur une liste noire

9 juin 1940

Camp de concentration. [...] Une fournaise derrière le ciel.

Jour et nuit
Sous les bombes plus d'écho
Les lecteurs disparaissent

22 juin

Nul écho ne répond plus. Je ne me sens plus entourée. [...] Nous affluons vers le bord du précipice.[...]

La campagne du Sussex est bombardée

16 août

*J'ai demandé « Est-ce le tonnerre ? » « Non, répondit
L[eonard], les canons.*

« Spectacle » de désolation à Londres
La *Hogarth Press* est détruite
Leur maison d'édition

2 octobre

Bombardement dans les jardins de Monk's House, le « miracle » flamboyant de dahlias et de roses de Leonard. Trois mille mètres carrés de jardins : jardin italien, jardin au figuier, jardin clos ; bassin aux poissons rouges ; jardin aux herbes de la pampa ; terrasse aux meules ; potager, verger et ruches ; pavillon d'écriture de Virginia, entouré d'iris et de crocus sous les pommiers ; deux ormes nommés « Virginia » et « Leonard », bordant l'allée du terrain de boules. Trois mille trois mille mètres carrés de « chœur de plaisir et de ravissement » pulvérisés par une image de condamné à mort. Dans la monstrueuse attente qu'imposent les raids, le décompte des morts de la veille, le Journal ressemble à une lente asphyxie saturée de « je ne veux pas mourir », Virginia n'est plus qu'un regard que les vibrations et les bruits horribles ont innervé. Mais décrire tant qu'il est encore temps avant que la pression l'en empêche à jamais. Une dernière volonté avant le blackout. Comment décrire l'image de sa mort alors qu'on a passé sa vie à sauver la beauté, malgré les deuils, les hallucinations de moineaux qui parlent grec, le lavage d'estomac après la prise de Véronal. Dernière tentative pour avoir autre chose que la fatalité de la guerre sur les corps qui ont peut-être encore dix ans à vivre, à écrire, à marcher, à regarder. Écrire sa mort en quelques lignes d'une menace réelle, écrire sa défiguration imaginaire, éteindre soi-même la lumière, s'abandonner à sa mort dans les mots, avant que les arcades sourcilières, les yeux lucides, le cerveau ne soient écrasés.

James Joyce meurt le 13 janvier 1941.
Le 25 janvier 1941, elle a cinquante-neuf ans.

26 janvier
[...] *Nous vivons sans avenir.*

*

Le « bourdonnement de frelons » prêts à frapper mortellement rappelle la question de l'éducation, déjà soulevée dans *Trois Guinéas*. L'offensive est relancée en octobre 1940 avec *Pensées sur la paix lors d'un raid aérien*. Comment les femmes pourraient-elles contribuer à l'effort de guerre sans produire « des armes, des vêtements ou de la nourriture » ? Que peuvent-elles faire pour que cesse un bruit qui interdit la pensée ? Ne pas craindre de se livrer à ce que d'aucuns considèrent comme une « vaine occupation », à une activité libre en vue de « dégainer » des idées tangibles à laquelle elles ne doivent jamais renoncer, même si elles sont sans arme à feu, sans responsabilité aux affaires de la guerre. « Combattre par l'esprit signifie penser contre le courant, et non avec lui. » C'est encore plus difficile quand la vie est une tyrannie qui tient tout le monde au chaud, en enfer. Se boucher les oreilles au « torrent des mots des hommes politiques » qui parlent de liberté tout en combattant alors que tous nous sommes « également prisonniers » de leur gouvernance, de leurs fusils. « L'une des conditions de la paix, nous disent les haut-parleurs, sera le désarmement. » Mais la paix ce n'est pas le désarmement, c'est l'éducation, et que cesse « le désir de faire de l'autre un esclave ». Éduquer, c'est changer la langue, refuser de « combattre un ennemi réel, conquérir la gloire et les honneurs éternels en tuant de parfaits inconnus » comme ce fut « l'espoir » des jeunes soldats anglais. Mettre fin à des années d'éducation à la mort. Car éduquer ce n'est pas s'enorgueillir

des traditions au prix d'autres vies, c'est se risquer à des actions qui s'exposent au mépris des mêmes qui critiquent « l'impuissance d'agir ». Ne pas trembler comme les fenêtres au choc d'une bombe, être sans peur ni haine, « sentiments stériles et inféconds. » Réconforter d'une autre langue le jeune homme anglais, en le désarmant, sans susurrer des sentiments mièvres comme « plus jamais » la guerre, formule aussi vieille que 14-18, et bien avant sans doute. Si Virginia n'a pas d'armes, elle n'a pas perdu sa capacité à « inventer le bonheur » par l'éducation. Si on s'y attelait, si le langage se faisait porteur d'autres mots que les hurlements bien-pensant des haut-parleurs, à quoi cela servirait-il si c'était pour la seule jeunesse anglaise ? À rien sans éduquer aussi toutes les jeunesses du monde.

Ce que nous laisse la mort de Virginia Woolf, ce n'est pas tant un suicide qu'une leçon sur l'éducation et contre toutes les guerres car même dans un monde de paix, la guerre peut se cacher sous les mots.

*

En fin de compte, la question n'est pas pourquoi se suicide-t-on ? mais pourquoi les hommes tuent incessamment, anéantissent la plus simple existence, empêchent toute expérience de la vie, aussi petite soit-elle. Des hommes tuent d'autres hommes, on est au courant. Les plus robustes, les plus rusés, les plus volontaires, de la même manière que les plus fragiles, les plus vulnérables. On sait. Les hommes rivalisent avec la Grande Faucheuse, sauf que l'égalité de la mort est absconse : la mort ne s'évite pas, mais la guerre... On connaît la chanson : pourquoi ne l'évitons-nous pas ? La raison bute

contre la plus magistrale des aberrations. Le pourquoi ne sert à rien, sauf regarder les enfants sautiller en répétant leur ritournelle, pourquoi, pourquoi, pourquoi ? On saute pour rejoindre la vie, prendre l'élan d'une mort à soi. Et du paradoxe de la mort dans la vie, Virginia est éminemment et depuis toujours VIRGINIA WOOLF. Celle qui choisit jusqu'au bout un chemin inconnu. La dignité qu'appelle l'inconnu est irréductible au scandale de la guerre qui n'est pas du tout une inconnue. La guerre est « sale comme une huppe », oiseau à la réputation de saleté, la guerre est une salope. Sale, sale, salope, nom d'oiseau au propre comme au figuré, lancé en bombes et en mots, la ritournelle d'un monde de massacres et de chasseurs.

Dans un monde où la guerre normalise la mort, Virginia Woolf choisit une mort à soi pleine de vie. La vraie vie qu'elle a protégée des bombes en tout genre, et des hallucinations dans un océan d'épuisement. Ce n'est pas par impuissance qu'elle quitte Monk's House, mais toute à sa puissance, et la malice à contourner les consignes ~~pour~~ de ne pas se mettre en danger. Mais que faire vu l'état du monde ?

Hop ! Rien de moins, rien de plus qu'un saut, *une vie* dans sa plus éloquente manifestation, consentante d'un bond à s'unir à la mort.

Corinne Rondeau